

les deux jeunes gens qui s'étaient donné les noms d'Ernest et Paul. En répétant : "Cinq sous, cinq sous," Nicolas Borax était arrivé devant eux.

—Ah ! fit Paul, cinq sous la boîte . . . et quand on ne prend deux ?

—C'est huit sous.

—Et quand on n'en prend pas du tout ? demanda Ernest, le beau blond.

—Alors, c'est deux francs, reprit Borax, se redressant à cette plaisanterie.

—Bien. Je n'en prends pas du tout : enveloppez-le moi dans un papier, voici mes deux francs, dit tranquillement le jeune homme.

Et il mit quarante sous dans la main du bonhomme, qui dans sa joie étonnée, balbutia :

—Conservez-moi votre pratique.

—De plus, continua le blond, si une jolie pièce de cent sous peut vous être agréable, je vous offre une occasion de la gagner en me suivant à mon atelier, avec votre chandelier et votre chapeau. A cinq francs la séance, vous poserez pour un tableau dont vous venez de me donner l'idée.

Borax bondit de satisfaction en s'écriant :

—Accepté ! Aussitôt que j'aurai fait déjeuner Bourreau, je vous rejoins.

À ce nom de Bourreau, le jeune homme chercha, en croyant que le marchand de poudre avait un chien.

—Qui donc appelez-vous Bourreau ? demanda-t-il en ne voyant aucun animal.

—Bourreau, c'est mon estomac . . . Ah ! monsieur, il me tourmente bien !

—Alors, avec les cinq francs, j'offre une côtelette aux cornichons. Aimez-vous les cornichons ? monsieur Borax.

—Si j'ai jamais désiré un trône, c'est pour manger des cornichons sans compter, affirma le saltimbanque avec un enthousiasme sincère. Ah ! jeune homme, demandez-moi tout ! mes services ! mon bras ! ma poudre ! . . . non, pas ma poudre . . . entre nous, elle ne vaut rien . . . Mais tout le reste est à votre disposition, homme et chandelier ; disposez-en.

—Allons ! en route, conseilla Ernest en se dirigeant vers la rue de Vaugirard.

Au bout de cent pas, Borax qui, avec son chandelier, marchait à côté des jeunes gens, parut tout à coup faiblir.

—Qu'avez-vous donc, Borax ? demanda Paul.

—Oh ! fit-il, moi, je n'ai rien. C'est mon animal de Bourreau qui fait le diable sous le prétexte qu'il n'a pas vu un morceau de pain depuis quarante-huit heures.

—Comment, vous n'avez pas mangé depuis deux jours ! s'écrièrent les jeunes gens surpris.

—Que voulez-vous ? La poudre à chandelier n'a pas marché ferme cette semaine. J'ai eu beau dire qu'elle nettoyait aussi les dents, je n'en ai pas vendu une boîte de plus . . .

On était arrivé à la porte d'un petit restaurant dans lequel les jeunes gens firent entrer l'affamé.

On alla bien vite au plus pressé, en installant aussitôt le malheureux devant une copieuse soupe aux choux.

A chaque cuillerée qu'il avalait, le saltimbanque répétait :

—Hein ! Bourreau, es-tu content ? te voici à la fête, j'espère que tu vas me laisser un instant tranquille ?

—Là ! fit le peintre Ernest, maintenant que Bourreau peut patienter jusqu'à l'arrivée des côtelettes, causons un peu, ami Borax.

—Bien volontiers.

—Alors, expliquez-nous comment il se fait que vous soyez arrivé à ce point de . . .

—A ce point de mourir de faim. Oh ! ne craignez pas de finir, mon cher protecteur, dit le bonhomme en voyant l'artiste hésiter. Ma réponse est bien simple. Je suis de ceux qui n'ont pas de veine, de ceux qui, le jour où il ramassent dix sous à terre, tombent sur une pièce fausse. Rien ne leur réussit, quoi ! ils trouvent moyen de se casser une dent en mangeant du fromage à la crème.

—Et vous n'avez pas cherché à combattre ?

—J'ai usé de tout, tâté de tout, j'ai fait vingt métiers. Tenez, avant ma poudre, j'étais loueur de sangsues.

—Bah ! expliquez-moi donc ce métier.

—Dame ! les médecins vous arrivent chez les pauvres malades où, bien souvent, on n'a même pas une chaise à leur offrir, et il disent tranquillement : "Ça ne sera rien, mettez-vous seulement quatre-vingts sangsues au séant et après-demain vous pourrez aller vous promener . . . pas à cheval, par exemple !" Or, les sangsues ne sont pas comme des coups de bâton qu'on n'a qu'à demander au premier venu. Les pharmaciens ont la manie de vous réclamer sept ou huit sous pour une petite bête qu'on n'a même pas la ressource . . . après . . . de manger en se figurant que c'est un salsifis. Donc, quatre-vingt sangsues représentent une grosse somme sur laquelle on n'a pas toujours le moyen de . . . s'asseoir.

—Bien raisonné, approuva Paul.

—J'avais trouvé un riche capitaliste auquel j'inspirais de la confiance et qui, sans me demander les trois signatures pour négocier mon papier à la Banque, avait bien voulu m'avancer neuf francs. A ce moment, la sangsue était en baisse. Avec mes capitaux, j'en ai acheté soixante . . . dont vingt-deux polonaises, car je m'étais dit que si les sangsues de ce pays-là étaient comme les hommes leurs compatriotes, elles devaient aimer à pomper. Alors je me suis mis à courir la clientèle et je louais à bas prix ce qu'on aurait été obligé d'acheter si cher. Après la séance . . . séant, séance, c'est bien le mot . . . donc, après la séance, je reprenais mes pensionnaires, puis je les faisais dégorger et je criais : A qui le tour ?

—Le commerce n'a donc pas marché ?

—Si, dans le commencement, j'ai gagné un peu d'argent avec lequel j'ai augmenté mon pensionnat jusqu'à cinq cents élèves . . . toutes françaises ! car j'étais revenu de mes illusions sur les polonaises.

—Bah ! des paresseuses peut-être !

—Non ; mais je ne sais si c'est par haine nationale, les sangsues polonaises ne veulent mordre que des séants russes . . . Oh ! alors, il faut le dire, elles y vont d'un si grand cœur qu'elles en éclatent comme des pétards.

—Et combien preniez-vous à vos clients ?

—Un sou par tête. Je les passais à quatre centimes quand on en consommait trois cents à la fois. Seulement, tant par tête, cela m'occasionnait des contestations avec le client qui me disait : "Mais, toutes n'ont pas mordu !" —L'observation était juste.

—Qui, mais je ne pouvais pourtant pas me faire payer à la piqûre et dire à une dame : "Retournez-vous que je compte les piqûres," et ajouter : "Vous me devez tant."

—Et pourquoi avez-vous changé ses sangsues pour la poudre à chandelier ?